

# Le service de la Croix-Rouge

par J.-G. Lossier

Deux événements actuels suscitent une réflexion sur la signification du service de la Croix-Rouge (du Croissant-Rouge, du Lion-et-Soleil-Rouge). Le premier est la récente adoption à Bucarest, par la XXIII<sup>e</sup> Conférence internationale, d'une résolution relative à « la mission de la Croix-Rouge ». Le second, c'est le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance d'Henry Dunant, célébré cette année, et à l'occasion duquel la Journée mondiale de 8 mai sera consacrée, comme d'habitude, au souvenir de Dunant mais également à l'action dans le monde — et en faveur de la paix — des volontaires de l'œuvre qu'il a fondée. Or, la résolution en question souligne précisément l'importance qu'il y a, pour les Sociétés nationales, à « encourager, parmi leurs membres, le sens de la responsabilité sociale et la pratique du service volontaire ».

Rappelons à ce propos que les organisations volontaires offrent à ceux et celles qui les servent la possibilité de donner à autrui, par leur action, quelque chose de plus précieux encore que de l'argent : le témoignage que l'esprit de dévouement et de communion existe dans notre société et qu'il représente une des forces les plus efficaces pour la construction du monde de demain. Ces organisations d'ailleurs ne sont jamais plus fortes ni mieux reconnues que lorsqu'elles constituent des corps disciplinés et ne demandent pas à un volontaire d'entreprendre une tâche sans lui accorder la préparation et l'appui nécessaires. Leurs membres ont besoin de sentir qu'ils font partie intégrante d'une équipe qui accomplit une œuvre utile et ils jugent la Croix-Rouge selon la qualité et la valeur de l'engagement qu'elle leur propose. D'où la nécessité, pour chacun, de connaître les motifs de son geste d'assistance et, pour l'institution elle-même, d'actualiser son message et d'en éclairer le sens.

## Un exemple toujours vivant

Henry Dunant a vécu assez pour voir le développement prodigieux de l'œuvre à laquelle aujourd'hui son nom est associé. Car, lorsqu'il meurt, en 1910, la Croix-Rouge est devenue un mouvement universel.

L'événement décisif de sa vie fut Solférino. Aventure invraisemblable que la sienne: il parcourt les abords du champ de bataille sans qu'on l'arrête, lui simple civil, et pour finir, c'est toute une petite troupe d'infirmiers improvisés, soldats ou officiels même, qui le suivent. Aventure qui se poursuit à Castiglione, à la Chiesa Maggiore, où se trouvent des centaines de blessés qu'on laisse sans soins et sans secours. Dunant obtient que des médecins et des infirmiers le secondent, et c'est lui qui dirige et anime la petite équipe, lui donne des ordres, stimule son zèle et, nuit et jour, prêche d'exemple. Aventure qui va prendre son sens total lorsque Dunant obtient, lui qui n'a ni titre ni mandat, que des prisonniers autrichiens soignent désormais des blessés français. Plus tard, de cette confrontation avec la détresse humaine, il rapporte un livre: *Un souvenir de Solférino*, qui va remuer les consciences dans ce XIX<sup>e</sup> siècle si prompt à vibrer aux grands appels humanitaires.

L'idéalisme de Dunant, sa foi agissante, tout contribua à lui inspirer une confiance absolue dans son œuvre. Mais sa foi n'était pas dogmatique, elle écartait les distinctions et les nuances; c'était celle enfin qui soulève les montagnes et demeure vivante jusqu'au dernier jour, malgré les chagrins et les humiliations. Et cela, de même que le milieu et le moment favorables, explique la rapidité avec laquelle s'est développé le mouvement qu'il a fondé et sa puissance de renouvellement.

Il fut un véritable visionnaire, en particulier lorsqu'il soumettait à un congrès, à Berlin, une proposition aussi neuve et hardie que la neutralisation des blessés et des malades des armées en campagne. De ce trait de génie devait sortir la Convention de Genève de 1864. Si, à la même époque, Florence Nightingale envisageait aussi d'agir, c'était avant tout sur le terrain national, alors que pour Dunant, rien ne pouvait être résolu que sur le plan international. Il ne voyait plus les victimes de telle ou telle nation, mais des hommes qui n'avaient plus pour nationalité que la souffrance. Visionnaire, il l'était aussi lorsque, bien avant l'époque des bombardements aériens, il préconisait la création de zones de sécurité où seraient rassemblés les blessés hors de combat ainsi que les civils. Dans son esprit surgissaient des associations universelles, des unions d'hommes de bonne volonté dont les voix s'élevaient de toutes parts. Parfois l'auditoire devant lequel il développait ses projets était clairsemé; qu'importe, il continuait! Idéaliste, certes, mais non utopiste comme d'aucuns l'ont dit!

Gardant au fond de soi une vraie innocence, la possibilité de croire que la réalité se modèle au gré du rêve, il ne connaît pas le mot « impossible ». Il eût pu le prononcer, devant le champ de carnage qu'était devenue la plaine de Solférrino. Impossible d'aider alors que tout fait défaut : les médecins, les infirmiers, et l'eau et la charpie. Inutile d'essayer de soulager la misère d'un homme alors que trente mille hommes à côté de lui, blessés, meurent lentement. Pas une seconde Dunant n'est arrêté par une semblable réflexion ; bien mieux, elle ne lui vient pas à l'esprit. Pour lui, rien n'est impossible parce que sa compassion le soutient, rien n'est inutile parce qu'il sent douloureusement en lui qu'une solidarité profonde lie les heureux aux malheureux, les valides aux blessés, les vivants aux mourants.

Son exemple reste vivant : l'énorme disproportion entre les tâches humanitaires gigantesques qui devraient être accomplies dans le monde actuel et les moyens si faibles dont on dispose pour en venir à bout, cette disproportion même ne doit pas nous décourager. Chaque homme a sa valeur propre. Pour sauver la vie d'un seul blessé, les cinq servants d'une ambulance de première ligne risquent la leur. Dunant ressentait profondément cette fraternité du cœur qui fait taire la raison en exigeant que soit entrepris, à l'égard de tout être, fût-il entouré de milliers d'autres victimes, le geste de secours.

### **Le travail au sein de la Croix-Rouge**

La pensée se laisse facilement égarer par la considération des grands nombres. Or, dans un monde où la hiérarchie de valeurs qui a prédominé jusqu'ici se modifie très rapidement et où tant de notions deviennent relatives, la Croix-Rouge reprend toujours la même idée qui a pour elle une valeur intangible et indiscutable, celle du respect de tout être humain, à quelque race, religion qu'il appartienne, quelque opinion politique qu'il professe. Le corollaire est d'aider sans acception de personne, en regardant seulement le visage de celui qui souffre. Et une autre idée encore s'enchaîne, celle de la solidarité des hommes entre eux. La Croix-Rouge précisément s'en inspire et la répand, d'où son importance pour l'avenir.

Pratiquement, elle vaut ce que valent ceux qui la servent, qui peuvent, par leur attitude et leurs actes, la renforcer aux yeux du monde ou lui faire du tort. Dans ce dernier cas, ils ne nuisent pas seulement à l'institution elle-même, mais également aux principes qui la dirigent.

Au sein des organisations humanitaires, certaines besognes sont bureaucratiques. Aussi faut-il savoir regarder plus loin que la tâche quotidienne, et cette tâche, quelque humble ou peu utile qu'elle paraisse,

en hausser la signification sur un plan général, l'intégrer dans l'image d'une civilisation meilleure que, pour une modeste part, nous aidons à construire.

De plus, parce que ce travail concerne toujours l'humain, le collaborateur de la Croix-Rouge fait entrer un peu de sa vie personnelle dans sa vie professionnelle. Plus la société sera industrialisée, plus les foules seront anonymes et plus il faudra que le service assumé — à quelque place que ce soit — au nom de l'humanité soit nourri d'un contenu spirituel. Que ce service soit assuré par des hommes et des femmes assez riches moralement pour *donner*, dans un monde soumis aux méthodes statistiques et aux ordinateurs et où l'on juge souvent qu'il ne faut donner qu'en tant qu'on vous donne.

Mais comment nier que c'est un travail difficile et qu'il n'est pas possible de le mener à bien sans faire continuellement un effort sur soi? Car il a un contenu moral qui le rend différent de celui qu'on poursuit dans une entreprise quelconque. Collaborer à une œuvre humanitaire, c'est être obligé de justifier la tâche entreprise — devant nous-mêmes déjà — par son humanité. Se savoir solidaire de tous, sentir que chaque vie a son poids sur notre vie, demeurer disponible.

A quelque place qu'on soit, même la plus modeste, ce travail a une portée certaine. Non seulement parce que tous les rouages sont nécessaires à la bonne marche de l'ensemble, mais surtout parce que, dans une institution humanitaire justement, la valeur humaine des collaborateurs revêt une grande importance. A tous les échelons, chacun apporte son témoignage à l'idéal de la Croix-Rouge, chacun s'efforce perpétuellement de garder et préserver au fond de lui la force de continuer sa tâche, malgré les démentis que les événements semblent lui donner.

Alors qu'il croit en l'humain et dans sa sauvegarde, les journaux, la radio, la télévision sont pleins d'exemples de haine et de discorde. Alors qu'il lutte — par son action quotidienne — pour la paix et pour un monde plus fraternel, il n'entend que des bruits de guerre. Et il faut qu'il continue son travail malgré tout, qu'il persévère, car s'il n'a pas confiance dans les forces les plus hautes pour instaurer peu à peu un univers meilleur, sa place n'est pas dans une institution de Croix-Rouge.

### **Un aspect du service humanitaire**

Le monde moral est indivisible. L'homme moderne ne perçoit plus, trop souvent, qu'il faut faire un tout de sa vie, que tout se tient dans ce domaine et qu'on ne peut être fidèle ici et infidèle là. Ainsi, tout travail humanitaire diffère des autres activités sociales, par sa nature même et par la consécration qu'il réclame.

Il importe que des tâches demeurent, exécutées par des personnes qui sentent la qualité particulière, la valeur de témoignage de leur labeur quotidien. Celui-ci, accompli en gage de fidélité à un idéal, démontre que ce n'est pas le rendement qui importe avant tout ni les hautes moyennes ni les performances, mais le fait que la dignité de tout homme soit respectée. Et le travail au service de la Croix-Rouge, s'il est poursuivi dans un esprit semblable, c'est cela justement.

Certes, on peut assumer sa tâche comme on le ferait dans n'importe quel bureau, n'importe quelle usine. Tout continuera malgré tout, et personne peut-être ne s'en apercevra. Mais ce travail n'aura plus le contenu moral qu'il doit avoir s'il est un véritable travail humanitaire. Il n'apportera que le témoignage d'une efficacité courante, commune à toutes les entreprises qui sont bien gérées. Pas *plus*. Or, c'est justement ce *plus* qui nous est demandé. Parce que ce *plus* annonce que le travail de Croix-Rouge est considéré comme un service.

Une infirmière peut soigner les malades en employant des techniques qu'on lui a enseignées, et pas plus. Mais le *plus* qui la rendra une bonne, une vraie infirmière, c'est, pour reprendre les termes de Bergson, un supplément d'âme: parce qu'elle sait qu'elle n'exerce pas sa profession pour gagner sa vie seulement mais — et voilà le *plus* qui donne un sens à son existence — pour le service d'autrui. Car il ne s'agit pas seulement de machines, de seringues, de papier, mais d'êtres humains et de leur misère physiologique ou de leur abandon moral.

Ainsi, certaines institutions comme la Croix-Rouge, par exemple, nous permettent de devenir plus pleinement nous-mêmes en nous consacrant à une œuvre dans laquelle nous mettons, pour le bien, notre confiance et notre goût du risque.

### **Renouveler ses forces**

Ressentant le désir de participer à quelque chose qui nous dépasse, nous avons besoin d'une communion, et le service du prochain est un des moyens de la réaliser. Ne convient-il pas, dans ces conditions, de s'interroger sur les raisons profondes que l'on a de servir? Car il peut arriver que le don de soi ait à l'origine une pauvreté et non une richesse. Se voyant faible et incertain, on trouve là l'occasion de se justifier, de fuir par un don qui n'est alors qu'un alibi...

Mais il est important que ce soit le contraire, dans le travail humanitaire tout particulièrement. Il doit y avoir au départ une véritable richesse. Sinon un décalage demeurera toujours entre le don qu'on fait et celui

que nous font les autres. En un mot, que ce ne soit pas par compensation que l'on serve mais dans un élan profond de l'être, une reconnaissance de cette source inépuisable de force que devient la détermination de servir. Toujours savoir pourquoi l'on sert, pourquoi l'on donne, et, en définitive, pourquoi l'on vit ! Toujours remonter à la source de son engagement dans le monde !

\*

Le philosophe allemand Herder rappelait que l'humanité ne nous est pas donnée une fois pour toutes ; nous avons à la démontrer chaque jour. Cela implique d'apporter la preuve constante de notre humanité par des gestes d'humanité. Voilà pourquoi, si l'on veut lutter victorieusement contre cet éternel ennemi qu'est le découragement, il faut préalablement se trouver soi-même, pour ensuite trouver les autres. Sinon on risque de faire de « l'activisme », de masquer son vide intérieur par l'action à tout prix. Au contraire. être riche d'une expérience intérieure, c'est être généreux, c'est vouloir que les autres y participent. Et une des manifestations les plus efficaces de cette générosité, c'est de tendre les mains. En même temps s'organise, comme une toile de fond, toute une morale du service, du respect mutuel et de la tolérance.

Bien entendu, chacun prend part à l'action humanitaire selon sa propre image du monde, chacun y contribue en s'inspirant de sa religion, de sa pensée, de son idéal personnel. Et, simultanément, la chance la plus haute peut-être pour les collaborateurs de la Croix-Rouge est de garder le contact avec la vie, avec le prochain.

Certes, la civilisation scientifique et technique où entrent peu à peu tous les pays offre des occasions toujours nouvelles pour le service humanitaire. Mais celui-ci, aujourd'hui, est fait à la fois de raison et de sentiment, de technique et de cœur. La technique peut devenir alors un écran et, pour finir, il n'est plus vivifié par la générosité. Une forte préparation technique est nécessaire car le cœur ne suffit plus dans une époque comme la nôtre, où les tâches doivent s'effectuer à l'intérieur de structures assez vastes pour être efficaces.

Mais les résultats exprimés par les chiffres ne sont pas l'affaire de la Croix-Rouge. Elle, c'est l'humain qui l'intéresse ! Un homme sauvé — cent mille seraient-ils menacés — la justifie d'être intervenue. La logique toute rationnelle, celle du rendement maximum, ne saurait lui être appliquée. C'est pourquoi le travail humanitaire a quelque chose de particulier dans le monde présent et qui, dans un certain sens, s'oppose à l'évolution utilitaire contemporaine.

## Service volontaire et communauté

Il existe des oppositions entre la morale des Etats et celle de la Croix-Rouge. Car les Etats, par la force des choses, agissent selon d'autres critères. Mais si la Croix-Rouge doit se faire le défenseur, face aux exigences étatiques, de l'homme seul, de l'homme désarmé, elle doit aussi prendre l'Etat de vitesse, être courageusement en avant, montrer une imagination pratique sans cesse en éveil. L'intrusion croissante de l'Etat dans le domaine social pose des problèmes aux organisations privées qui, elles, ont préparé si souvent la voie par leurs initiatives.

Il est essentiel que subsiste l'œuvre de secours volontaire. S'adaptant à des tâches toujours nouvelles, elle garde toute sa raison d'être. Car rien, en réalité, ne peut remplacer l'assistance volontaire. Elle constitue un capital moral, une possibilité pour beaucoup, dans un univers dur et anonyme, d'apporter une assistance fraternelle, elle offre enfin des occasions sans cesse nouvelles de pratiquer l'entraide. On passe ainsi d'une solidarité étroite à une solidarité plus large. Luttant contre ces plaies de notre époque que sont l'isolement et l'incompréhension, on diminue en même temps l'agressivité qui en résulte.

De plus, les mouvements d'aide volontaire exercent une influence croissante sur la politique sociale, ils deviennent un moyen que possèdent les citoyens de participer à l'existence concrète de la communauté à laquelle ils appartiennent. Au reste, qu'il soit rémunéré ou bénévole, professionnel ou volontaire, le service de la Croix-Rouge a les mêmes exigences et requiert, dans un cas comme dans l'autre, les mêmes qualités de caractère et d'ouverture d'esprit.

Toujours plus étendue, la technologie sous tous ses aspects modifie la société et permet de résoudre plus rapidement de nouveaux problèmes d'organisation. Mais l'évolution générale plus rapide qu'elle entraîne augmente le nombre et l'ampleur des conflits sociaux et des luttes internes. La dynamique même du progrès technologique devient plus difficilement contrôlable sinon par une participation plus active des institutions de caractère avant tout volontaire. Car l'assistance privée, qui viendra compléter dans une large mesure le travail social de l'Etat, accomplira certaines tâches de pacification et de règlement de conflits à l'intérieur de la société.

Pour la Croix-Rouge, c'est, en période d'hostilités, tant sur le plan international que national d'ailleurs, que le service volontaire garde tout son sens. Car elle ne fait aucune distinction entre amis et ennemis,

ceux qui travaillent sous l'un de ses trois signes distinctifs ne voient plus que le secours à apporter aux victimes. Et ils créent ainsi, au milieu de la guerre et de la haine, un esprit de paix <sup>1</sup>.

Une anecdote, que rappelait un jour le poète mexicain Torres-Bodet, éclaire le sens de cette brève méditation sur le service et sa signification pour la Croix-Rouge, et elle lui servira d'illustration.

Un père propose à son enfant de sept ans un jeu de patience. Il déchire un grand planisphère, mélange les morceaux et ordonne à l'enfant de ne pas revenir avant d'avoir reconstitué la carte. Or, celui-ci revient quelques minutes plus tard, son travail terminé. Comment avait-il pu aller si vite ? C'était très simple ! Le planisphère était imprimé sur un papier qui représentait, au verso, un homme debout. L'enfant n'avait que des connaissances imprécises de la géographie, mais il avait fait appel, pour coordonner les morceaux, à quelque chose de beaucoup plus immédiat : la structure de l'être humain.

En retrouvant la figure de l'homme, l'enfant avait recréé la carte du monde. Et ceux aussi qui servent la Croix-Rouge, c'est en pensant à l'homme — en reconstruisant sa vie, sa santé, et sa dignité — qu'ils aident à refaire la carte morale du monde. Voilà le véritable service d'autrui, la vraie tâche humanitaire à laquelle tous nous pouvons participer : dessiner le contour de la terre, réunir les pays, recomposer les morceaux, rétablir l'unité, parce que l'image de l'humanité n'a cessé de nous guider.

Jean-Georges LOSSIER

---

<sup>1</sup> Bien avant la fondation de la Croix-Rouge, en 1758 déjà, le moraliste anglais Samuel Johnson écrivait ces lignes prophétiques : « Cette assistance est la meilleure, celle dont les prolongements sont les plus lointains. Secourir son ennemi, qu'est-ce sinon porter l'humanité à s'unir en une fraternelle affection, dissipant ainsi les rancunes qui opposent les nations, et les préparant à établir entre elles l'amitié et la paix ? ».